

cela même redouté de ses ennemis comme de ses soldats. L'amiral de la flotte était *Gaius Livius*. Parmi les tribuns militaires, on comptait *Caton*, qui naguère avait dompté l'Espagne, et *Lucius Valerius Flaccus*; ces anciens consulaires, fidèles à la tradition des Romains d'autrefois, s'estimaient honorés de rentrer dans l'armée comme simples chefs de légion. Avec eux arrivèrent des renforts en vaisseaux et en soldats, des cavaliers numides, et des éléphants envoyés de Libye par Massinissa. Le Sénat les autorisait à demander aux alliés non italiens jusqu'à cinq mille auxiliaires : par là bientôt l'armée romaine put mettre quarante mille hommes en ligne. Le roi avait débuté par une course chez les Étoliens; puis il avait fait une pointe inutile en Acarnanie. A la nouvelle du débarquement de Glabrien, il revint à son quartier général pour entamer enfin sérieusement les opérations; mais il subit la peine de sa négligence et de celle de ses hauts fonctionnaires d'Asie. Chose incroyable, nul renfort ne lui vint, et il demeura impuissant à la tête de la petite armée qu'il avait amenée l'automne d'avant à *Ptéleon*, celle-ci encore décimée durant l'hiver par la maladie et les désertions, résultat des débauches de Chalcis. Les Étoliens, qui devaient aussi fournir d'innombrables soldats, quand l'heure eut sonné, ne lui donnèrent que quatre mille hommes. Déjà les Romains agissaient en Thessalie. Leur avant-garde y faisait sa jonction avec l'armée macédonienne, chassait des villes les garnisons du roi, et occupait le territoire des Athamaniens. Le consul suivit bientôt avec le gros de l'armée, qu'il réunit tout entière sous Larisse. Antiochus n'avait qu'un parti à prendre, celui de s'en retourner au plus vite en Asie et de céder partout à un ennemi démesurément plus fort. Loin de là, il imagina de se retrancher dans les Thermopyles, dont il occupait les positions, et d'y attendre l'arrivée de ses renforts. Se

Bataille
des Thermopyles.

plaçant sur la route principale, il ordonna aux Étoliens de garder le sentier du haut, par où Xerxès avait autrefois tourné les Spartiates. Mais les Étoliens n'obéirent qu'incomplètement; et la moitié de leur petit corps, deux mille hommes environ, se jeta dans la place voisine d'*Héraclée*, où ils ne prirent part au combat qu'en essayant, à l'heure où les deux armées en venaient aux mains, de surprendre et de piller le camp des Italiens. Quant à ceux apostés au haut de la montagne, ils tenaient pour au-dessous d'eux de se garder et d'observer la discipline. *Caton* enleva leurs postes sur le *Callidromos*; et la phalange des Asiatiques, attaquée déjà de front par le consul, fut rompue en peu d'instant par les Romains tombés sur ses flancs du haut de la montagne. Antiochus n'avait songé à rien, pas même à la retraite : son armée périt tout entière sur le champ de bataille et dans la déroute.

Quelques hommes seulement purent entrer dans Démétriade : le roi revint à Chalcis avec cinq cents soldats. Il fit voile aussitôt pour Éphèse. Toutes ses possessions d'Europe étaient perdues, sauf les villes de Thrace. Il n'y avait point à songer à se défendre. Chalcis se rendit aux Romains, Démétriade à Philippe. De plus, et pour l'indemniser de la restitution de *Lamia*, dans la *Phthiotide achéenne*, que le Macédonien avait assiégée, puis aussitôt relâchée à la demande de Rome, on abandonna à ses armes toutes les villes de la Thessalie propre, toutes celles de la frontière étolienne, du pays des *Dolopes* et des *Apérans* qui avaient tenu pour Antiochus. Quiconque dans la Grèce s'était prononcé en sa faveur s'empresse de faire la paix. Les Épirotes sollicitent le pardon de leur duplicité. Les Bœotiens se rendent à merci : pour les Élètes et les Messéniens, — ceux-ci du moins après quelque résistance, — ils entrent en accord avec la Ligue achéenne. La prédiction d'Han-

Les Romains
maîtres
de la Grèce.

Résistance
des Étoliens.

nibal au roi s'accomplissait à la lettre. Nul fond à faire sur ces Grecs, toujours à plat ventre devant le vainqueur ! Il n'y eut pas jusqu'aux Étoliens qui ne demandassent la paix : leur petit corps enfermé dans Héraclée n'avait capitulé qu'après une défense opiniâtre. Mais les Romains étaient irrités : le consul leur fit de dures conditions ; et Antiochus leur ayant envoyé à propos un secours d'argent, ils reprirent courage, et tinrent tête à l'ennemi durant deux mois, dans les murs de Naupacte. La place, réduite aux abois, allait enfin capituler ou subir l'assaut, quand Flaminius s'entremet. Toujours désireux de préserver les villes grecques des suites désastreuses de leurs folies, et de les tirer des mains de ses rudes collègues, il procure aux Étoliens une trêve telle quelle. Pour quelque temps, dans toute la Grèce, les armes du moins reposent.

Guerre sur mer
et préparatifs
de débarquement
en Asie.

Et maintenant Rome avait à porter la guerre en Asie : entreprise qui semblait difficile, non point tant à cause de l'ennemi qu'à cause de l'éloignement, et des communications peu sûres entre l'armée et l'Italie. Avant tout, il fallait se rendre maître de la mer. Pendant la campagne de Grèce, la flotte romaine avait eu la mission de couper les communications entre l'Europe et l'Asie-Mineure : à l'époque même de la bataille des Thermopyles, elle avait eu la bonne chance d'enlever près d'Andros un fort convoi venant de l'Orient. A l'heure actuelle, elle est occupée à préparer pour l'année qui va suivre le passage des Romains de l'autre côté de la mer Egée, et d'en expulser les navires de l'ennemi. Ceux-ci se tenaient dans le port de *Cyssos*, sur la rive sud du promontoire ionien qui s'avance vers *Chios* : les Romains allèrent les y chercher. Gaius Livius avait sous ses ordres soixante-quinze vaisseaux pontés italiens, vingt-cinq pergaméniens et six carthaginois. L'amiral syrien *Polyxénidas*, émigré de Rhodes, n'avait que soixante-dix na-

vires à mettre en ligne ; mais comme l'ennemi allait s'augmenter encore du renfort des Rhodiens, *Polyxénidas* comptant d'ailleurs sur l'excellence de ses marins de Tyr et de Sidon, accepta le combat sans hésiter. Tout d'abord, les Asiatiques coulèrent bas un des vaisseaux carthaginois ; mais dès qu'on en vint à l'abordage, et que les *corbeaux* jouèrent, l'avantage fut du côté de la bravoure romaine. Les Asiatiques durent à leurs rames et à leur voilure plus rapides de ne perdre que vingt-trois de leurs embarcations. Au moment même où ils poursuivaient les vaincus, les Romains virent encore venir à eux vingt-cinq voiles rhodiennes ; ils avaient dès lors une supériorité décidée dans les eaux de l'Orient. L'ennemi se tint clos dans le port d'Éphèse. Ne pouvant l'amener à tenter une seconde bataille, les coalisés se séparèrent durant l'hiver, et la flotte romaine s'en alla dans le port de *Cané*, non loin de Pergame. — Des deux côtés, les préparatifs sont activement menés pour la prochaine campagne. Les Romains s'efforcent d'entraîner à eux les Grecs d'Asie-Mineure, et Smyrne, qui avait opiniâtrement résisté au roi, lorsqu'il avait voulu la prendre, les reçoit à bras ouverts. Il en arrive de même à Samos, à Chios, à *Érythrées*, à *Clazomène*, à Phocée, à Cymé : partout le parti romain triomphe. Mais Antiochus voulait à tout prix empêcher le passage de l'armée italienne en Asie. Il pousse partout ses armements maritimes. La flotte stationnant à Éphèse sous les ordres de *Polyxénidas* se refait et s'augmente, pendant qu'en Lycie, en Syrie et en Phénicie, Hannibal en forme une seconde. De plus il rassemble en Asie-Mineure une puissante armée de terre appelée de tous les coins de son vaste empire.

Dès les premiers mois de l'an 564 la flotte romaine se met en mouvement. Gaius Livius donne l'ordre de surveiller l'escadre asiatique d'Éphèse aux Rhodiens, qui

190 av. J. C.

cette fois sont arrivés à l'heure dite avec trente-six voiles : puis prenant avec lui les vaisseaux de Rome et de Pergame, il met le cap sur l'Hellespont. Il a reçu mission d'y enlever les forteresses dont la possession devra faciliter le passage. Déjà il a occupé Sestos : déjà Abydos est aux abois, quand tout à coup il apprend que la flotte rhodienne a été battue. L'amiral de Rhodes, *Pausistratès*, s'endormant sur les paroles de son compatriote, qui faisait mine de désertir le service d'Antiochus, s'était laissé surprendre dans le port de Samos. Il avait trouvé la mort dans le combat : tous ses vaisseaux, sauf cinq rhodiens et deux navires de *Cos*, avaient péri : Samos, Phocée, Cymé s'étaient aussitôt soumises à *Séleucus*, chargé par son père du commandement des troupes de terre dans ces parages. Mais bientôt les Romains arrivant les uns de Cané, les autres de l'Hellespont, les Rhodiens viennent les renforcer avec vingt nouvelles voiles ; et toute la flotte réunie devant Samos oblige encore Polyxénidas à se renfermer dans le port d'Éphèse. Là, il refuse obstinément le combat, et comme les Romains ne sont point assez forts en hommes pour attaquer par terre, ils se voient réduits à leur tour à l'immobilité dans leur poste. Ils envoient seulement une division à *Patara*, sur la côte de Lycie, pour tranquilliser les Rhodiens menacés de ce côté, et surtout pour barrer la route de la mer Égée à Hannibal, chargé de la conduite de la seconde escadre ennemie. L'expédition contre *Patara* ne produit rien. Irrité de ces insuccès, l'amiral romain, *Lucius Æmilius Régulus*, à peine arrivé de Rome avec vingt vaisseaux pour relever Gaius Livius de charge, lève l'ancre et veut emmener toute sa flotte dans les eaux de Lycie. Ses officiers ont peine, durant la route, à lui faire entendre raison.

Il ne s'agit point tant de prendre *Patara*, que d'être maîtres de la mer. Régulus se laisse donc ramener sous

Samos. Sur le continent d'Asie, Séleucus a mis le siège devant Pergame, pendant qu'Antiochus, avec le gros de son armée, ravage le pays pergaménien et les terres des Mytiléniens. Le roi espère qu'il pourra en finir avec ces odieux Attalides avant l'arrivée des secours que Rome leur envoie. La flotte romaine se porte sur *Elée*, sur *Hadrarnytte*, pour tenter de dégager l'allié de Rome : vaine démarche ! Que faire sans troupes de terre ? Pergame semble perdue sans ressources. Mais le siège est mollement, négligemment conduit : Eumène en profite pour jeter dans la ville un corps auxiliaire achéen que commande *Diophanès* : et des sorties hardies et heureuses obligent à se retirer les Gaulois qu'Antiochus avait envoyés pour investir la place. Dans les eaux du sud, le roi n'a pas meilleure chance. Longtemps arrêtée par des vents d'ouest constants, la flotte qu'Hannibal avait armée et commandait, remonta enfin vers la mer Égée ; mais arrivée devant *Aspendos* en Pamphylie, aux bouches de l'*Eurymédon*, elle se heurta contre une escadre rhodienne sous les ordres d'*Eudamos*. Le combat s'engagea. L'excellence des vaisseaux rhodiens, mieux construits et pourvus de meilleurs officiers, leur donna l'avantage sur la tactique du grand Carthaginois et sur le nombre des Asiatiques. Hannibal fut défait dans cette bataille maritime, la première qu'il eût jamais livrée. Ce fut aussi là son dernier combat contre Rome. Les Rhodiens victorieux allèrent ensuite se poster devant *Patara*, empêchant ainsi la réunion des deux flottes ennemies. Dans la mer Égée, les coalisés s'étaient affaiblis en détachant une escadre pergaménienne avec mission d'appuyer l'armée de terre au moment où elle atteindrait l'Hellespont. Polyxénidas vint les chercher devant leur station de Samos. Il avait neuf vaisseaux de plus qu'eux. Le 23 décembre 564, selon le calendrier ancien, vers la fin d'août de la même année, selon le calendrier ré-

formé, la bataille eut lieu sous le promontoire de *Myonnèsos*, entre *Téos* et *Colophon*. Les Romains rompant la ligne ennemie, enveloppèrent l'aile gauche de *Polyxénidas*, et lui prirent ou coulèrent quarante-deux navires. Pendant de longs siècles, une inscription en vers saturniens, placée sur les murs du temple des dieux de la mer, construit au Champ de Mars en commémoration de cette victoire, a raconté à la postérité comment les flottes d'Asie avaient été défaits sous les yeux d'Antiochus et de son armée de terre; et comment les Romains « avaient par là tranché un grand débat, et triomphé des rois. » A dater de ce jour nulle voile ennemie n'osa plus se montrer en pleine mer, et nul ne tenta désormais de s'opposer au passage des soldats de la République.

Expédition d'Asie.

Pour diriger l'expédition d'Asie, Rome avait fait choix du vainqueur de Zama. A l'*Africain* appartenait en réalité le commandement suprême, nominalelement conféré à *Lucius Scipion*, son frère, homme médiocre par l'esprit et par le talent militaire. Les réserves jusque-là maintenues en Italie étaient expédiées en Grèce : l'armée de *Glabrio* devait passer en Asie. Aussitôt qu'on sut qui allait la conduire, cinq mille vétérans des guerres puniques se firent inscrire, voulant servir encore une fois sous leur général favori. Au mois de juillet romain, au mois de mars, dans la réalité, les Scipions arrivèrent à l'armée, pour y commencer les opérations de la guerre : mais quelle ne fut pas la déception chez tous, quand, au lieu d'aller en Orient, il fallut s'engager d'abord dans des combats sans fin avec les Étoliens soulevés par le désespoir ? Le Sénat, fatigué des ménagements infinis de *Flaminius* pour la Grèce, leur avait donné à choisir entre le paiement d'une contribution de guerre énorme et la reddition à merci. Ils avaient aussitôt couru aux armes. Impossible de prévoir le terme de cette guerre

de montagnes et de forteresses. Scipion tourna l'obstacle en leur accordant une trêve de six mois, et prit immédiatement le chemin de l'Asie. L'ennemi ayant encore dans la mer Égée une flotte, il est vrai bloquée; et son escadre du sud, malgré la surveillance des vaisseaux apostés sur sa route, pouvant au premier jour déboucher dans l'Archipel, il parut plus sage de prendre par la Macédoine et la Thrace. De ce côté, on pouvait atteindre l'Hellespont sans encombre. Philippe de Macédoine inspirait toute confiance; et, sur l'autre rive, on trouvait un allié fidèle, *Prusias*, roi de Bithynie : enfin, la flotte romaine pouvait se poster dans le détroit en toute facilité. L'armée longea donc la côte, non sans fatigues, mais sans pertes sensibles; et Philippe qui veillait sur ses approvisionnements, lui ménagea aussi un amical accueil chez les peuples sauvages de la Thrace. Mais le temps avait marché : on avait perdu bien des jours en Étolie, et dans ces longues étapes : l'armée ne toucha la Chersonnèse de Thrace qu'à l'heure même de la bataille navale de *Myonnèsos*. Qu'importe ! La fortune sert Scipion en Asie comme elle l'a jadis servi en Espagne et en Afrique; et elle balaye devant lui les obstacles.

A la nouvelle du désastre de *Myonnèsos*, Antiochus a perdu la tête. En Europe, tandis qu'il fait évacuer la forte place de *Lysimachie*, toute remplie de soldats et de munitions, et dont la population nombreuse se montrait dévouée au reconstruc-teur de la cité : tandis qu'il oublie et abandonne les garnisons d'*Ænos* et de *Maronée*, négligeant d'anéantir les riches magasins dont l'ennemi fera sa proie, sur la rive d'Asie il ne fait rien pour opposer aux Romains même l'ombre de la résistance. Alors qu'ils débarquent tout à l'aise, il se tient dans *Sardes*, immobile et consumant les heures en de vaines lamentations contre le sort. Nul doute pourtant que si

Les Romains
passent
l'Hellespont.

Lysimachie eût résisté jusqu'à la fin de l'été, alors prochaine, ou que si la grande armée du roi se fût avancée jusqu'à la rive d'Asie, Scipion se serait vu contraint de prendre ses quartiers d'hiver sur la côte d'Europe, en lieu peu sûr, militairement et politiquement parlant. Quoi qu'il en soit, les Romains s'établissant sur la côte d'Asie prirent quelques jours de repos, et attendirent leur général retenu en arrière par l'accomplissement de ses devoirs religieux. A ce moment arrivèrent au camp des envoyés du Grand-Roi, sollicitant la paix. Antiochus offrait la moitié des frais de la guerre, et l'abandon de toutes ses possessions en Europe, comme de toutes les villes grecques d'Asie-Mineure qui s'étaient tournées du côté de Rome. Scipion exigea le paiement entier des dépenses de guerre et l'abandon de toute l'Asie-Mineure. « Les propositions d'Antiochus, » ajouta-t-il, « eussent » été acceptables si l'armée se fût encore trouvée devant » Lysimachie ou en deçà de l'Hellespont; elles ne suf- » fisent plus aujourd'hui que les chevaux tout bridés » portent déjà leurs cavaliers! » Le Grand-Roi voulut alors acheter la paix selon la mode orientale; il offrit des monceaux d'or au général ennemi, la moitié, dit-on, de ses revenus d'une année! Il échoua, cela va sans dire: pour tout remerciement de la remise sans rançon de son fils capturé par les Asiatiques, le fier citoyen de Rome lui fit dire, à titre de conseil d'ami, qu'il n'avait rien de mieux à faire que de subir la paix sans conditions; et pourtant la situation n'était point désespérée. Si le roi avait su se décider à traîner la guerre en longueur, s'enfonçant dans les profondeurs de l'Asie, et attirant les Romains derrière lui, peut-être eût-il changé la face des affaires. Au lieu de cela, il s'exaspère follement contre l'orgueil sans doute calculé du Romain; et trop peu ferme d'ailleurs pour conduire avec suite et méthode une lutte qui pourrait durer, il aime mieux précipiter

sur les légions les masses bien plus nombreuses et indisciplinées de ses troupes. Les légions n'avaient rien à craindre de la rencontre. Elle eut lieu non loin de Smyrne, à *Magnésie*, dans la vallée de l'*Hermos*, au pied du mont *Sipyle*, dans les derniers jours de l'automne de 564. Antiochus avait quatre-vingt mille hommes, dont douze mille cavaliers, en ligne; les Romains, en comptant leurs cinq mille auxiliaires, Achéens, Pergaméniens, Macédoniens volontaires, n'atteignaient pas à la moitié de ce chiffre; mais sûrs qu'ils étaient de vaincre, ils n'attendirent pas la guérison du général, demeuré malade à *Élée*. *Gnaeus Domitius* prit le commandement à sa place. Pour pouvoir utiliser toutes ses forces, Antiochus les partagea en deux divisions. Dans l'une étaient toutes les troupes légères, les *Peltastes*, archers et frondeurs, les *Sagittaires* à cheval des *Mysiens*, des *Dahes* et des *Élyméens*; les Arabes montés sur leurs dromadaires, et les chars armés de faux: dans l'autre, rangée sur les deux ailes, était la grosse cavalerie des *Cataphractes* (espèce de cuirassiers): près d'eux, en allant vers le centre, l'infanterie gauloise et cappadocienne, et enfin, au milieu, la phalange, armée à la Macédonienne; celle-ci comptant seize mille soldats, vrai noyau de l'armée, mais qui ne put se développer faute d'espace, et qui se rangea en deux corps, sur trente-deux rangs de profondeur. Dans les deux grandes divisions, cinquante-quatre éléphants étaient répartis entre les masses des *phalangites* et celles de la grosse cavalerie. Les Romains ne placèrent que quelques escadrons à leur aile gauche: là, le fleuve les couvrait. Toute leur cavalerie, toute leur infanterie légère se mit à la droite, où commandait Eumène, les légions se tenant au centre. Eumène commença le combat. Il lança ses archers et ses frondeurs contre les chars, avec ordre de tirer sur les attelages. Les chars, rapidement dispersés, se rejettent sur les cha-

Bataille
de Magnésie.

490 av. J.-C.

meaux qu'ils entraînent avec eux; et dès ce moment le désordre se met dans la grosse cavalerie massée derrière, à l'aile gauche de la seconde division des Asiatiques. Aussitôt Eumène, avec les trois mille chevaux qui composent toute la cavalerie romaine, se jette sur les mercenaires à pied de la même division qui se tiennent entre la phalange et la gauche des *cataphractes*: les mercenaires fléchissent, et avec eux les cavaliers tournent le dos et s'enfuient pêle-mêle. C'est alors que la phalange, après les avoir tous laissés passer, se prépare à marcher contre les légions: mais Eumène l'attaque de flanc avec sa cavalerie, et l'arrête, obligée qu'elle est de faire face sur deux fronts. La profondeur de son ordonnance lui fut ici utile. Si la grosse cavalerie eût pu lui prêter aide, le combat se serait rétabli; mais toute l'aile gauche était dispersée; mais Antiochus, avec sa droite qu'il conduisait, après avoir repoussé les quelques escadrons postés devant lui, avait marché sur le camp romain, qui ne se défendit qu'à grande peine. Aux Romains eux-mêmes la cavalerie faisait défaut à l'heure décisive. Se gardant de pousser les légions sur la phalange, ils envoient contre elle aussi leurs archers et les frondeurs dont tous les coups portent dans ses rangs épais. Les phalanges reculent en bon ordre; mais tout à coup les éléphants placés dans les intervalles prennent peur, et les rompent. C'était la fin du combat. Toute l'armée se débande et fuit. Antiochus veut défendre le camp, mais sans succès; cet effort ne sert qu'à accroître les pertes en morts et en prisonniers. En les évaluant à cinquante mille hommes, il se peut que la tradition n'exagère pas, tant fut grande la confusion, tant fut grand le désastre. Quant aux Romains, qui n'avaient pas même eu à engager les légions, cette victoire, qui leur livrait le troisième continent du monde, leur coûtait vingt-quatre cavaliers et trois cents fantassins. L'Asie-Mineure se

soumit, Éphèse, toute la première, d'où l'amiral d'Antiochus dut aussitôt s'enfuir, et y compris Sardes, la résidence royale. Le roi demanda la paix à tout prix: les conditions furent celles exigées avant le combat; elles comprenaient l'évacuation totale de l'Asie-Mineure. Jusqu'à la ratification des préliminaires, l'armée romaine resta dans le pays aux frais du vaincu; il ne lui en coûta pas moins de 3,000 talents (5,000,000 de *Thal.*, ou 18,750,000 fr.). Antiochus se consola vite de la perte de la moitié de ses États, et au milieu des jouissances de sa vie sensuelle on l'entendit même un jour se targuer de la reconnaissance due à ces Romains, « qui l'avaient débarrassé des fatigues d'un trop grand empire! » Quoi qu'il en soit, au lendemain de la journée de Magnésie, le royaume des Séleucides demeura rayé de la liste des grandes puissances; chute honteuse et rapide s'il en fut jamais, et qui marque le règne du *Grand Antiochus!* Pour lui, à peu de temps de là (567), il s'en alla piller le temple de Bel, à *Elymais*, sur le golfe Persique. Il comptait sur les trésors sacrés pour remplir ses coffres vides. Le peuple furieux le tua.

Vaincre n'était point assez. Rome avait encore à régler les affaires de l'Asie et de la Grèce. Antiochus abattu, ses alliés et ses satrapes dans l'intérieur du pays, les Dynastes de Phrygie, de Cappadoce et de Paphlagonie hésitaient à se soumettre, se fiant à leur éloignement. Pour les Gaulois d'Asie-Mineure, qui sans être les alliés officiels d'Antiochus l'avaient laissé, suivant leur usage, acheter chez eux des mercenaires, ils croyaient de même n'avoir rien à craindre des Romains. Mais le général qui était venu remplacer Lucius Scipion en Asie au commencement de 565 (il se nommait *Gnaeus Manlius Vulso*) trouva dans le fait de cette tolérance le prétexte dont il avait besoin. Il voulait à la fois se faire valoir auprès du gouvernement de la République.

La paix
est conclue.

187 av. J.-C.

Expédition
contre les Celtes
d'Asie-Mineure.

189 av. J.-C.

et établir sur les Grecs d'Asie le protectorat puissant que Rome infligeait déjà aux Espagnes et à la Gaule. Sans donc autrement se soucier des objections des plus notables sénateurs, lesquels ne voyaient ni cause ni but suffisants à la guerre, il partit tout à coup d'Éphèse, saccageant sans raison ni mesure les villes et les principautés du *Haut-Méandre* et de la Pamphylie, et tourna au nord vers la région des Celtes. Leur tribu occidentale, celle des *Tolistoboïes*, s'était cantonnée sur le mont *Olympe*; une autre peuplade plus centrale s'était réfugiée, corps et biens, sur les hauteurs de *Magaba*. Là elles espéraient pouvoir tenir jusqu'à ce que l'hiver obligeât l'étranger à battre en retraite. Vain espoir! Les frondeurs et les archers romains allèrent les atteindre jusque dans leurs repaires : les armes de jet, inconnues aux barbares, produisaient en toute occasion l'irrésistible effet de ces armes à feu que les Européens employèrent plus tard contre les sauvages du nouveau monde. Les Romains furent bientôt maîtres de la montagne; et les Gaulois succombèrent dans une sanglante affaire, pareille à tant d'autres batailles qui s'étaient jadis livrées sur les bords du Pô, ou qui devaient se livrer un jour sur les bords de la Seine. Étrange rencontre, sans doute, moins étrange pourtant que l'immigration même des Celtes du Nord au milieu des populations grecques et phrygiennes de l'Asie! Dans l'une et l'autre région *galates*, les morts, les prisonniers furent innombrables : ce qui resta des deux tribus s'enfuit vers l'*Halys*, dans la contrée du troisième peuple frère, les *Trocmes*. Le consul ne les suivit pas : il n'osa franchir une frontière délimitée déjà dans les préliminaires convenus entre Antiochus et Scipion ¹.

¹ [Tout ce curieux épisode de la guerre des Galates est raconté compendieusement par Tite-Live (38, 12 et s.). Il a fait récemment l'objet d'une intéressante dissertation archéologique et scientifique de M. Félix

Revenons au traité de paix. Il comprenait en partie le règlement des affaires de l'Asie-Mineure (565), règlement qu'acheva une commission romaine présidée par Vulso. Outre les otages donnés par le roi (parmi eux l'on comptait son plus jeune fils, portant aussi le nom d'Antiochus); outre une contribution de guerre en rapport avec la richesse de l'Asie et qui ne s'élevait pas à moins de 15,000 talents *eubiens* (25,500,000 *thal.*, ou 87,625,000 fr.), le premier cinquième payable comptant, le reste remboursable en onze termes annuels, Antiochus se vit enlever, comme on l'a vu, toutes ses possessions européennes; et en Asie-Mineure le pays à l'ouest de l'*Halys* dans tout son cours, et à l'ouest du rameau du Taurus, qui sépare la Cilicie de la *Lycaonie* : bref, il ne lui resta rien que la Cilicie dans toute cette vaste contrée. C'en était fait, naturellement, de son droit de patronage sur les royaumes et les principautés de l'Asie occidentale. Même au delà de la frontière romaine, la Cappadoce se déclara indépendante du roi d'Asie, ou mieux du roi de Syrie, comme dorénavant on appellera plus justement le Séleucide. S'aidant de l'influence de Rome, en dehors d'ailleurs des termes mêmes du traité, les satrapes des deux *Arménies*, *Artaxias* [*Arschag*, selon Moïse de Chorène] et *Zariadris*, s'érigent aussi en rois indépendants et fondent des dynasties nouvelles. Le roi de Syrie n'a plus le droit de guerre offensive contre les États de l'ouest; en cas de guerre défensive, il lui est interdit de se faire céder à la paix une portion quelconque de territoire. Ses vaisseaux de guerre n'iront plus à l'ouest au delà des bouches du *Calycadnos* de Cilicie, sauf au cas d'ambassades, d'otages ou de tributs à convoier. Il n'aura pas plus de dix vaisseaux pontés

Arrangement
des affaires
de l'Asie-Mineure.
189 av. J.-C.

La Syrie.

Robiou : *Mémoire sur les invasions des Gaulois en Orient et leurs établissements en Asie-Mineure*; et *Revue archéologique*, octobre 1863.]